

Préface de Roland Jaccard

LE VOYOU DE SÉOUL

Un inconnu s'est installé chez moi. Je l'avais rencontré dans une librairie de Saint-Germain-des-Prés. Il avait une allure décadente et était habillé d'un rubashka très lisse. Sa pâleur extrême m'avait impressionné. « Si ce n'est pas un poète maudit, et coréen de surcroît, m'étais-je dit, c'est que je ne connais vraiment rien ni à l'Asie, ni à la littérature. » Autant dire aux deux choses qui comptent le plus pour moi.

Je ne m'étais pas trompé : c'était bien Yi Sang, le voyou de Séoul, l'admirateur de Rimbaud et d'Apollinaire, le poète qui voulait savoir à tout prix pourquoi la ligne avait assassiné le cercle. Il m'avait demandé s'il pouvait laisser dans mon studio une malle remplie de revues coréennes et de manuscrits en travail. J'avais accepté, bien sûr, curieux d'approcher un homme qui portait sur son visage les marques du génie et d'une mort précoce. Il n'avait alors que vingt-cinq ans et il lui restait quelques mois à vivre. Cela lui suffisait, me confia-t-il un soir, pour chambouler la littérature coréenne, tout comme Luxun l'avait fait avec la littérature chinoise et Akutagawa avec la japonaise. J'admirais son assurance, moi qui savais que je ne révolutionnerai jamais rien, même pas le train-train de ma vie quotidienne.

Yi Sang était de la race des aventuriers : il avait déjà traîné ses guêtres en Chine et au Japon et, maintenant, il voulait

découvrir les romantiques allemands, les dadaïstes, les surréalistes et même Louise Brooks dont la beauté l'avait ébloui.

Comme je lui demandais à quoi ressemblait sa famille, il détourna la tête pour que je ne remarque pas le mépris qui accompagnait sa réponse : « J'ai laissé, me répondit-il, derrière moi une famille habituée au déshonneur, une famille née pour porter sur son dos tout le malheur du monde. À l'heure qu'il est, ils doivent avoir fini leur dîner... écœurant comme toujours. Et être couverts de sueur à cause de la chaleur. » Il poursuivit en me fixant sans me voir : « Je n'ai jamais réussi à les aimer vraiment. Je les trouvais abjects. Je les haïssais même. Pourtant, ils ne s'effondraient pas. Ils m'importunaient sans relâche pour pénétrer dans mon organisme, comme s'ils dégageaient des odeurs toxiques. » Et vous, me questionna-t-il à son tour, avez-vous aimé votre famille ? Je lui répondis qu'aimer serait un mot trop fort, mais que l'indifférence y était de règle. Chacun menait la vie qu'il entendait. « Mesurez-vous votre chance ? », me demanda-t-il, surpris. Je bredouillais : « Oui. » Il voulut savoir si j'aimais aller à la plage. « Bien sûr, et vous ? » Il me répondit que la plage elle-même n'était que mélancolie pour lui. « Où que j'aille, je n'arrive pas à être heureux. » Yi Sang était un homme désemparé : il ne parvenait même plus à lire, lui qui était atteint de cette maladie incurable qu'on appelle littérature. Quant à la philosophie, il la jugeait d'une futilité infinie.

Il me confia qu'il était en train d'écrire en ce moment Le Récit d'une fin de vie, qui réduirait en cendres les mille ans de littérature coréenne. Avec un ricanement, il ajouta : « Mais comme tous ces artistes, je ne suis sans doute qu'un de ces castres du quotidien, un de ces types qui deviennent vite des rats d'égout et qui meurent au bout de deux ou trois ans à peine. »

Yi Sang macérait dans le jus de l'autodénigrement. Rien ne le rattachait plus à l'existence. Sa femme ? Il l'avait vendue à un inconnu. Ses parents ? Il les avait fuis. La culture ? Pure plaisanterie. La nature ? Inapte à pleurer. Le peuple ? De la racaille. « À regarder le passé, me dit-il, je n'ai que des regrets. J'ai la certitude de m'être trompé moi-même. Ma vie n'a été qu'une fuite lâche. »

Il sortit de sa malle un poème qu'une amie française avait

traduit et me le tendit. « Lisez-le tranquillement avant de vous endormir et dites-moi demain quelle forme de suicide serait la plus appropriée pour moi. Je suis lâche certes, mais je ne reculerai devant aucune. Mon destin est entre vos mains. »

Je livre ici ce poème pour donner une idée du génie singulier de Yi Sang. Il a été écrit le 7 janvier 1933.

« Ma vie égale ma vie moins un.
J'allume la lampe de poche.
Ma vie, c'est soustraire encore un à ma vie moins un.
J'éteins la lampe de poche.
La soustraction se rétablit — mais je perds encore une autre
vie à cause de cela.
J'ai mis la lampe dans la poche.
Je ne peux même pas distinguer les directions. Je ne sais pas
quoi faire.
Je reste oisif — la lampe s'est allumée dans ma poche pour
désœuvrer aussi ma pensée.
Je dois me dépêcher. Pourquoi ?
Vais-je mourir ? Sinon, devrais-je au moins mourir de mort
violente ?
Ma vie ne se dévoile pas à moi.
J'en éclaire une partie avec ma lampe de poche.
En voyant clairement l'une se soustraire sous mes propres
yeux — aurai-je su qu'il existait aussi une vie à moi ? »

Le lendemain Yi Sang avait disparu, laissant sur son lit ce simple mot : « Lui, il ne se lie avec personne. Et il ne regarde pas en face. Toujours recourbé, son comportement est hésitant. » Je bif-fai « hésitant » et le remplaçai par « élégant ». Yi Sang n'était pas homme à faire peser longtemps sur autrui le poids de ses tourments. Il savait quelle était la voie la plus directe pour l'enfer. Il n'avait rien laissé au hasard. À moi maintenant de revêtir son rubashka. Entre fantômes, on se comprend.

Postface de Son Mihae et Jean-Pierre Zubiate

« ÉCRITS DE SANG »

Les *Écrits de sang* dont nous publions aujourd'hui la traduction représentent le troisième tome des œuvres complètes d'Yi Sang. Le titre français ici retenu est extrait du titre du premier texte du recueil, « Trois états des écrits de sang », et a été choisi en accord avec l'éditeur à qui il a semblé que le hasard objectif qui rapproche le mot français « sang » du pseudonyme de son auteur méritait d'être salué... En réalité, si ce tome III n'a d'autre titre dans l'édition coréenne qu'*Essais*, pour le différencier des deux autres, *Poésies et Nouvelles*, il nous semble que ce terme d'*Essais* ne convient guère à un recueil de textes dont la richesse dépasse largement le domaine de la réflexion raisonnable auquel on ramène aujourd'hui ce genre, et se situe d'emblée au cœur de la problématique générique que posent un grand nombre de textes contemporains.

De fait, ces textes de Yi Sang se présentent surtout comme des créations esthétiques, où la réflexion vient naturellement s'insérer, qui ont même une forte teneur discursive au sens où un homme nous y fait part de ses idées et de son jugement sur le monde, mais qui n'en sont pas moins, d'abord, des récits (fussent-ils essentiellement descriptifs). En même temps, si leur caractère narrativo-descriptif est manifeste, ils ne recouvrent qu'imparfaitement ce qu'on entend habituellement par « nouvelles ». Les éditeurs coréens ne s'y sont pas trompés : leur forte imprégnation affective et méditative en fait des textes d'expression personnelle qui res-

Parutions originales

Trois états des écrits de sang : revue *Sinyeoseong* (« Nouvelle Femme »), juin 1934. *L'automne de la promenade* : revue *Sindong-a*, octobre 1934. *Seomangyul-do* : revue *Jogwang*, mars 1936. *Observations au début du printemps* : quotidien *Mae-il Sinbo*, du 3 au 26 mars 1936. *Après le lit de malade* : revue *Cheongsaejki* en mai 1939. Publication posthume. *Une histoire triste* : *Jogwang*, juin 1937. Publication posthume. *Le bonheur* : *Yeoseong* (« Femme »), octobre 1936. *Quelques notes écrites sous une lampe d'automne* : *Mae-il Sinbo*, du 14 au 28 octobre 1936. *Portrait d'une femme* : *Yeoseong*, avril 1936. *L'eau minérale* : revue *Jung-ang*, juillet 1936. *Tokyo* : revue *Munjang* (« Phrases »), mai 1939. Publication posthume. *Pensées du voyageur dans un village de montagne* : *Mae-il Sinbo*, du 27 septembre au 11 octobre 1935. *Donnez des jouets à ces enfants, Un dîner extravagant, Au crépuscule, « Début d'automne... »* : ces quatre textes écrits en japonais ont été publiés en 1960 dans la revue littéraire *Hyundae Munhak* (« Littérature contemporaine »). Au vu des textes qui les précèdent et les suivent dans son cahier, on peut supposer qu'ils datent de 1935. La traduction en coréen est du poète Kim Suyoung. *L'ennui* : quotidien *Joseon Ilbo*, du 4 au 11 mai 1937. *Ma première fugue* : écrit en japonais et publié dans *Munhak Sasang* (« Esprit littéraire ») en juillet 1976, en coréen, dans la traduction du poète Yu Jeong. *Épigramme* : *Yeoseong*, août 1936. *À la manière du dix-neuvième siècle* : *Samsa Munhak*, avril 1937. *Paradis dans les bas-fonds* : *Joseon Munhak*, mai 1939. Publication posthume. *Le Paradis perdu* : *Jogwang*, février 1939. Publication posthume. *Avant-propos* : il s'agit des avant-propos publiés du juin au décembre 1933 dans *Chôsen to Kenchiku*, revue en japonais où ses premiers poèmes ont paru. Retrouvés et publiés par la revue *Munhak Sasang* en juin 1976. *Écrits intimes* : la lettre à sa sœur est parue en septembre 1936 dans *Jung-ang*. Les lettres à Kim Girim ont été publiées dans *Yeoseong* entre août 1936 et janvier 1937. *Société, fais aussi des vœux pour le milieu de la littérature* : quotidien *Joseon Jung-ang Ilbo*, 6 janvier 1936. *La littérature et la politique* : *Sahae gongron*, juin 1938. Publication posthume. *Minimes justifications* : texte écrit en japonais et daté le 6 novembre 1932. Traduit en coréen par Kim Suyoung. « *Dedans, il y a de l'air chaud...* » : texte écrit en japonais. La suite de « *Minimes justifications* ». Traduit en coréen par Kim Suyoung. « *Troisième nouvelle apportée par l'officier...* » : texte écrit en

japonais et daté du 15 novembre 1932. La suite de « Dedans, il y a de l'air chaud... » Traduit en coréen par Kim Suyoung. *Les chaussures* : texte écrit en japonais et daté le 23 juillet 1935. Traduit en coréen par Kim Suyoung. *Nuit de chagrin* : textes écrits en japonais et publiés en coréen en juillet 1966 dans *Hyeondae Munhak* dans la traduction du poète Kim Suyoung. *Hwang* : textes écrits en japonais et publiés en coréen en juillet 1966 dans *Hyeondae Munhak* dans la traduction de Kim Yunseong. *Petite histoire de Hwang* (*Ceuvre n° 2*), *L'œuvre op. 3, Crise d'hémoptysie au matin* : textes écrits en japonais et publiés en coréen en juillet 1976 dans *Munhak Sasang* dans la traduction du poète Yu Jeong. *L'enregistrement de l'horreur (prologue)* : texte écrit en japonais le 2 août 1935 et publié en coréen dans *Munhak Sasang* en octobre 1986. Traduction de Choi Sangnam. *La citadelle de l'horreur* : texte écrit en japonais le 3 août 1935 et publié en coréen dans *Munhak Sasang* en octobre 1986. Traduction de Choi Sangnam. *La couleur de la nuit* : texte écrit en japonais et publié en coréen dans *Munhak Sasang* en octobre 1986. Traduction de Choi Sangnam. « *Ma vie égale ma vie moins un...* » : texte écrit en japonais en février ou mars 1933 et publié en coréen dans *Munhak Sasang* en octobre 1986. Traduction de Choi Sangnam. *Paroles de l'auteur de Perspective à vol d'oiseau* : août 1934. *Mon poème préféré*, *La belle langue coréenne* : *Jung-ang*, janvier 1936. *Postface à Poésies et nouvelles, aphorisme* : *Poésies et nouvelles*, 13 mars 1936. *Les fleurs que j'aime et les fleurs de ma maison* : *Jogwang*, mai 1936. *Des lieux recherchés en automne* : *Jogwang*, octobre 1936. *Aphorisme* : il se trouve, écrit de la propre main de Yi Sang, dans l'album de fin d'études de l'École Supérieure de l'Industrie de Gyeongseong.